

CHAPITRE V

Soldats républicains sauvés par les missionnaires et par les Filles de la Sagesse. La maison des Pères entièrement déserte. — Différents achats faits par le Révérend Père Supiot. — Lettres du supérieur général aux Filles de la Sagesse de Brest. — Première Communion faite dans l'église paroissiale de Saint-Laurent.

A côté des atrocités, dont nous avons parlé, rappelons quelques faits plus consolants. La Révolution, fille de l'enfer, se montrait partout et toujours implacable, même envers ceux qui la servaient, même envers ceux qui lui rendaient le bien pour le mal. La religion était toujours prête à pardonner, même à ses plus mortels ennemis. Que de fois les missionnaires et les Soeurs de Saint-Laurent ont fait preuve de la plus admirable charité, envers ceux qui ne leur répondaient que par la haine et l'outrage! plusieurs fois même, ils ont sauvé la vie à de malheureux prisonniers républicains, que les Vendéens étaient sur le point de passer par les armes.

Un jour, entre autres, il y eut, à Cholet, un combat acharné. Les Vendéens ayant forcé une division ennemie à se replier, des Bleus en désordre, prirent sans le savoir, la route de Saint-Laurent, où se trouvaient des royalistes en grand nombre, qui les arrêtaient. Ceux-ci, pour se venger, voulaient exterminer les républicains tombés entre leurs mains. Les Soeurs en sont averties; elles s'élancent, passent au travers des sabres et des baïonnettes, destinées à cribler les ennemis de la religion. Elles prient, elles conjurent d'épargner les malheureux prisonniers. Leur voix est entendue; les royalistes mettent bas les armes et laissent les soldats de la Révolution retourner sur leurs pas.

En 1794, les missionnaires parvinrent à sauver un détachement républicain, en disant seulement aux Vendéens: "N'oubliez pas que conserver la vie à son ennemi est l'un des actes les plus agréables au Seigneur."

Un jour, les royalistes avaient fait prisonniers quatorze républicains. Ils les conduisaient, hors du bourg de Saint-Laurent, pour les fusiller; une Soeur ~~de la République~~ courut en avvertir le ~~Révérénd Père~~ Père Supiot, occupé ^{alors} ~~par sa mission~~ à confesser d'autres soldats. Le vénérable ministre du Dieu de paix, pressé par la charité la plus tendre, se rend, en toute hâte, auprès des Vendéens, justement irrités, et les supplie de faire grâce. ~~Il leur dit~~ ~~qu'ils ne peuvent pas~~ ~~les laisser mourir~~. Comme les vainqueurs demeuraient inflexibles: "Messieurs, leur dit-il, en se jetant au milieu des prisonniers, puisque je ne puis sauver la vie à mes frères, qui sont aussi les vôtres, je mourrai avec eux; tirez sur moi." A ces mots, les armes tombent des mains des Vendéens et ils se retirent. L'un d'eux, cependant, ne paraît pas vouloir abandonner ses prisonniers, dont il réclame la mort. Le missionnaire l'aborde, lui parle avec

tant de force et de charité, qu'il finit par s'éloigner à son tour. Le Père Supiot se voyant seul avec les malheureux, dont il vient de sauver la vie, les conduit au presbytère, changé en hôpital, et leur fait donner tout ce dont ils peuvent avoir besoin. Tels étaient ces prêtres, que la Révolution poursuivait partout, dont elle aimait à faire couler le sang, qu'elle surnommait perturbateurs de l'ordre public, dont, ~~disait-elle,~~ elle voulait purger le sol de la patrie: on le représente attisant les haines, alors que toute leur influence s'exerçait dans un sens pacificateur.

Pendant plusieurs années, la maison des missionnaires fut complètement déserte et abandonnée; elle était d'ailleurs entièrement dépouillée de son mobilier, qui avait été enlevé ou incendié. Deux fois, on y avait mis le feu qui ne causa cependant pas tous les ravages désirés. Les dégâts, occasionnés par ce double incendie, ne furent réparés qu'en 1817. Quelques Pères étaient demeurés

cachés, dans les environs de Saint-Laurent, toujours prêts à porter aux fidèles les secours spirituels. Les autres, répandus ça et là dans le pays, trouvaient à exercer leur saint ministère auprès des défenseurs de la religion, blessés, malades, ou exposés, à tout instant, à laisser leur vie dans les combats. Ils donnaient aussi les secours religieux aux femmes, aux enfants, aux vieillards, obligés de se cacher ou de fuir, pour échapper à une mort certaine.

Le Révérend P'ere Supiot, malgré son âge avancé et ses profondes douleurs, ne demeurerait pas inactif dans sa ~~retraite~~ retraite; il ne désespérerait pas, non plus, de l'avenir de ses communautés alors si bouleversées. On le voit par deux achats qu'il fit, ^{pour la sagesse,} pendant que tout était encore dans le trouble et dans le désordre. En 1795, il acheta du sieur Lhomédé plusieurs pièces de terre parmi lesquelles se trouvaient des landes incultes, où a été bâtie depuis la maison de Saint-

Michel. En 1797, il acheta, des demoiselles Gilbert et Vexiau, une maison, nommée la Bertauderie, avec jardin et dépendance, le tout situé près la place des Pénitents. C'est une partie de la première maison ^{achetée plus tard pour} les Frères de Saint-Gabriel. Ne voyons-nous pas ici paraître, d'une manière frappante, la main de la divine Providence qui choisit ces deux emplacements, au milieu des troubles de la Révolution, pour y établir plus tard deux oeuvres admirables. ?

Le Révérend Père Supiot ne s'occupait pas seulement de ses maisons de Saint-Laurent; il songeait aussi à sa famille absente. Ses regards se portaient particulièrement sur l'hôpital maritime de Brest, qui conserva toujours les Filles de la Sagesse, malgré les efforts des méchants. Il leur adressa, en 1795, une longue et admirable lettre qui annonçait un homme de foi; d'intelligence et de coeur. Il donnait à ses chères filles en Jésus-Christ, tous les avertissements charitables

que pouvaient lui suggérer les tristes circonstances, dans lesquelles on se trouvait, et, en même temps, tous les encouragements, dont elles avaient si grand besoin.

Quelques unes de ces pieuses et intrépides religieuses, s'étant méprises sur le sens des paroles de leur vénérable Père, en prenant, pour des reproches, les avertissements qu'on leur donnait, crurent devoir expliquer leur conduite, à leur supérieur, et l'assurer de leur dévouement, de leur foi, de leur attachement à leur sainte vocation, de leur amour pour la Règle et de toutes leurs bonnes dispositions. Elles craignaient tant d'être pour lui une cause de chagrin! Mais non, elles étaient plutôt, pour leurs supérieurs généraux et pour toute la congrégation, un grand sujet de consolation et de gloire. Ce ne fut que le 4 août 1796 que le Révérend Père put expédier à ses chères filles de Brest une réponse, toute pleine d'éloges bien mérités et de paroles affectueuses et

et consolantes. Il leur disait, entre autres choses: "Consolez-vous donc, mes très chères filles, je n'ai aucun reproche à vous faire, je n'ai que des éloges à vous donner. Vos sentiments, vos oeuvres, votre vie, votre conduite, vos sueurs, vos travaux, vos épreuves, votre fermeté, vos combats, votre foi inébranlable, vos souffrances, et je dirai presque votre martyre continuel, méritent des éloges, et recevront, je l'espère, des bontés du Seigneur, la couronne de justice."

Rien ne pouvait mettre dans son âme une plus grande joie que les nouvelles qu'il recevait de l'attachement des Soeurs de la Sagesse aux principes de la foi catholique et de leur dévouement envers tous ceux qui souffraient persécution pour la religion. Apprenant les soins touchants que les Soeurs de Brest avaient donnés, en 1794, à de dignes et malheureux prêtres, du département de la Nièvre, malades à l'hôpital de la marine, il leur

écrivit pour les en féliciter; sa lettre est datée du 9 mai de cette même année. Il ne manqua pas, non plus, de leur envoyer de nouvelles félicitations et de nouveaux encouragements, en 1797, quand il eut appris avec quelle fermeté elles avaient repoussé toutes les avances de Audrin, évêque intrus de Quimper, qui aurait bien voulu amener, à son parti et à ses idées, une si nombreuse et si intéressante communauté.

Cependant la tempête commençait à se calmer, bien qu'elle ne dût pas encore disparaître de si tôt. Quelques novices vinrent, à travers mille dangers, se présenter à la Sagesse. Tant de foi et de courage ne pouvaient manquer de combler de joie le Père Supiot et la Mère Sainte-Flavie, qui voyaient s'élever de jeunes et brillantes fleurs, au milieu des cendres et des ruines. Quel espoir pour l'avenir! Une jeune fille de Noellet, en Anjou, Mademoiselle Jeanne Louise Binet, ne craignit pas de se rendre à Saint-Laurent, le 10 juillet 1795, pour

y commencer son noviciat: elle le fit sous les yeux de la supérieure générale, avec laquelle elle demeura presque continuellement cachée. La profession eut lieu le 2 février 1796. Trois autres novices firent également profession, le 14 septembre 1797. Au commencement de 1798, trois nouvelles Filles de la Sagesse eurent encore le bonheur de faire leurs vœux. Ces différentes cérémonies se faisaient secrètement, dans une chambre ~~de la communauté~~, que l'incendie n'avait pas entièrement consumée. La cérémonie faite, le supérieur général engageait les nouvelles professes à rentrer dans leurs familles, pour revenir quand les temps seraient meilleurs. On a eu la joie de les voir revenir, en effet, à la communauté, où elles avaient laissé leur coeur.

En 1797, les Soeurs de la Sagesse prirent deux établissements, celui de Cholet et celui de Valognes; mais il ne leur était pas permis encore de porter leur habit religieux. En 1798, la Mère

re Sainte-Flavie, qui terminait les années de son généralat, si remplies ~~pour elle~~ de sujets d'amertumes, se retira à Brest, où elle partagea l'autorité avec deux autres Soeurs, ~~qui alla travailler~~. Depuis 1792, il n'y avait point eu de supérieure en titre dans la maison. C'est le Révérend Père Supiot qui régla toutes choses, et fit connaître, à chaque Soeur, sa part d'autorité, et la manière dont elle devait s'en servir. Les règlements et les avis qu'il adressa, aux Soeurs de Brest, dans cette circonstance, sont une nouvelle preuve de son intelligence, de son habileté dans l'administration, ~~et de son~~ de son ardent désir de faire avancer, dans la pratique de toutes les vertus, les âmes d'élite, que Dieu lui avait confiées.

Il leur disait, entre autres choses: "Recevez ces instructions avec esprit de foi; elles ont été dictées par l'amour tendre que ressent un coeur paternel, pour le bien d'enfants qu'il ché-

... nous ont été faites."

rit, qu'il aime véritablement en Dieu et pour Dieu, et pour lesquelles il vit principalement, par une conduite spéciale de la divine Providence. Elles sont puisées, ces instructions, dans le désir ardent de procurer la gloire de Dieu, votre paix, votre joie, votre perfection, votre sainteté, votre salut. Elles sont écrites pour votre consolation, pour adoucir vos peines, dans l'exercice de vos rudes travaux. En un mot, on n'a en vue que votre plus grand bien."

Ce qui suit atteste l'humilité profonde de ce vénérable supérieur: "Si quelque chose, dit-il, vous semble mieux et plus parfait, si vous y trouvez à réformer, à ajouter ou à retrancher, nous recevrons avec plaisir vos représentations pour les peser de nouveau en présence du Seigneur, et examiner sérieusement au tribunal de la conscience, dans la balance et au pied du sanctuaire, si c'est, avec raison et pour le plus grand bien, qu'elles nous ont été faites."

En 1799, on s'apercevait, de plus en plus, que l'on approchait de la fin de l'orage. Les missionnaires crurent pouvoir rentrer ostensiblement dans leur maison, où ils s'installèrent comme ils purent. Ils n'étaient d'abord que quatre: les Pères Supiot, Joubert, Urien et Pouponnot. Les autres étaient occupés ailleurs. L'église de la paroisse, qui avait servi de caserne et d'écurie, fut de nouveau bénite publiquement. Les Pères se mirent à y dire la messe et à y confesser. Le supérieur général recevait, pour la confession, à la communauté de la Sagesse.

Les dimanches et fêtes solennelles, il n'y avait que deux messes à Saint-Laurent; les Pères avaient la charité d'en procurer aux paroisses voisines. On disait la première messe dans la chapelle des Soeurs; la seconde à la paroisse, mais sans aucune solennité. On a souvent vu, à la maison de la Sagesse, la chapelle, les corridors, le

jardin d'entrée, remplis de personnes, entassées les unes sur les autres, pour assister à la sainte messe et à la bénédiction du Saint-Sacrement. Il y avait si longtemps, hélas! que les chrétiens n'avaient pas la liberté de prier ensemble devant le Dieu du tabernacle!

Dès l'année 1799, la première communion des enfants se fit dans l'église de la paroisse. C'est ainsi que la religion renaissait, pour ainsi dire, de ses ruines, et sortait triomphante du tombeau, où les méchants croyaient l'avoir ensevelie pour toujours.

Quel sujet d'allégresse pour les enfants de Montfort et pour tous les habitants de Saint-Laurent! Avec quel transport de bonheur on dût assister, en 1799, à une première communion faite publiquement, dans une église, que la Révolution tenait fermée, et profanée de puis si longtemps, mais qu'on avait eu le courage d'ouvrir et de

rendre au culte ~~XXXXXXXXXX~~, sans attendre une auto-
 CHAPITRE VI
 risation, jugée superflue. Que de douces ~~XX~~ ~~abon-~~

~~XXXXXX~~ larmes ont dû s'échapper des yeux de tous
 les assistants! De quels sentiments de foi et
 d'amour devaient être pénétrés les coeurs des
 heureux enfants qui recevaient leur Dieu pour la
 première fois! Le tombeau de Montfort, qui était
 là, et auquel la Révolution n'avait pas touché,
 n'a-t-il pas dû tressaillir lui-même dans ce
 fortuné jour!

pas une église qui n'ait été
 pas un village qui n'ait été pillé et
 pas une famille qui n'ait été cruelle-
 ment décimée. Les ~~ce~~ ~~de~~ de Saint-Laurent
 avaient eu une grande part aux souffrances de
 ce peuple de martyrs.

Il ne restait plus en 1800 que huit misé-
 rables, lesquels avaient courageusement conser-
 vé la foi pendant la Révolution: les Pères Supiot,
 Blouin, Poupennot, Joubert, Duchene, Bugnet.